

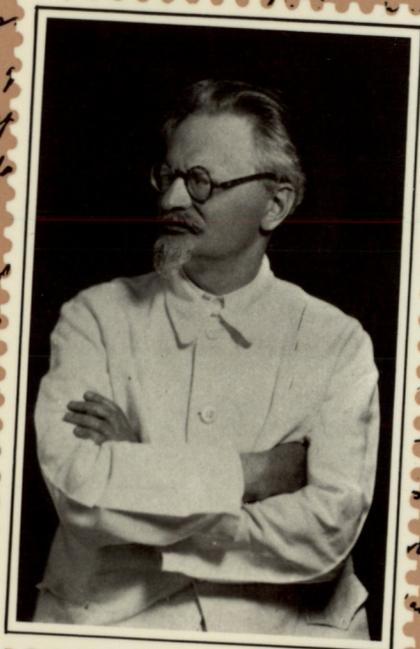
Léon Trotsky
Alfred et Marguerite Rosmer

Correspondance

1929-1939

Présentée et annotée par Pierre Broué

Collection Témoins/Gallimard



ISBN 2-07-020949-0

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *The President and Fellows of Harvard College, 1982.*
© *Pierre Broué, 1982, pour le choix, la présentation et les notes.*

Imprimé en France.

PRÉSENTATION

La correspondance qui suit couvre un peu moins de cinq années d'une amitié qui en dura vingt-cinq : le début et la fin du dernier exil de Trotsky et ses échanges avec ce militant à deux têtes qu'on appelait « les Rosmer », le dernier ami de l'exilé, celui qui alla jusqu'au bout — en 1940.

C'est en 1915 que les deux hommes s'étaient connus par l'intermédiaire de Pierre Monatte, dans ce noyau internationaliste qui se réunissait quai de Jemmapes dans la boutique de La Vie ouvrière. Rosmer — c'est un pseudonyme qu'Alfred Griot a emprunté à Ibsen — a alors trente-sept ans, Trotsky trente-cinq. L'amitié tiendra en dépit des orages.

En 1916, Rosmer — trop fragile pourtant pour être un vrai soldat — est mobilisé et Trotsky — trop dangereux dans un monde où commencent les mutineries — est expulsé de France. Quand ils se rencontreront de nouveau en 1920, la roue de l'Histoire aura tourné. Trotsky préside avec Lénine aux destinées du parti bolchevique et de l'État soviétique fondé par la Révolution d'octobre. Rosmer va le rejoindre à Moscou pour participer à la construction de cette Internationale que tous deux tiennent pour l'outil qui permettra de transformer le monde. Ils sont ensemble à l'exécutif, côte à côte dans les présidiums des congrès mondiaux.

Quand les successeurs de Lénine — ceux que Trotsky qualifie, de tout son mépris, d'« épigones » — commencent la chasse au « trotskysme », c'est tout naturellement qu'ils font exclure Alfred Rosmer de ce parti communiste de France dont il avait été jusqu'alors un dirigeant respecté. Quand Trotsky, expulsé d'Union soviétique par Staline, débarque en Turquie et s'y installe à titre provisoire, c'est aussi naturellement qu'il se tourne vers Alfred et cette Marguerite Thévenet, devenue, depuis 1916, à la fois sa compagne et son alter ego.

★

Seuls les aléas de la politique contemporaine et leur pernicieuse influence sur l'histoire du premier xx^e siècle font qu'on se sent obligé aujourd'hui de présenter Alfred Rosmer à un lecteur éclairé. La discrétion de l'homme lui-même ne peut expliquer le silence fait sur ce pionnier terriblement embarrassant : les conceptions fondamentales, les « principes », comme disait Trotsky, politiques et moraux d'un Rosmer sont évidemment intolérables pour des agents, successeurs ou disciples de Staline. De même qu'on a effacé Trotsky des manuels et des photographies, de même on a tenté de gommer Rosmer de l'histoire du parti communiste en France — et il reste des traces de cette tentative.

Employé, puis journaliste, anarchiste individualiste puis syndicaliste révolutionnaire, collaborateur avant la guerre des journaux de la C.G.T., La Bataille syndicaliste et surtout La Vie ouvrière, Rosmer, homme de grande culture, fut un des tout premiers communistes de France. Le parti communiste de ce pays n'existait pas encore que Rosmer était déjà membre de l'exécutif de l'Internationale communiste.

Quand Zinoviev et ses alliés du moment avaient en 1924 déchaîné sur toutes les sections de l'Internationale cette « bolchevisation » dont ils pensaient qu'elle leur permettrait de conjurer le danger du « trotskysme », Rosmer avait été exclu. L'un des fondateurs, en 1925, de La Révolution prolétarienne, revue « syndicaliste communiste », il fut ensuite avec Monatte, Souvarine, Maurice Paz, l'un de ces hommes autour desquels se cristallisait une opposition qui se cherchait encore, avec l'Américain Max Eastman et les Soviétiques Rakovsky, Préobrajensky, Solntsev, qui l'informaient de la situation faite à son ami. Très attentif à ne pas gêner Trotsky par une initiative intempestive — ce dernier n'a-t-il pas dû à plusieurs reprises désavouer l'action de ses camarades à l'étranger, La Révolution prolétarienne comme Max Eastman ? —, il est enfin totalement libéré quand Trotsky est expulsé d'Union soviétique et le contact direct entre eux rendu à nouveau possible.

Ce Rosmer, qu'Amédée Dunois décrivait en 1921 comme « une intelligence élevée, nourrie, nuancée et fine, une conscience exigeante et droite, un cœur probe et pur », Trotsky le tient quant à lui pour l'un des meilleurs communistes de son temps. Il écrit à son sujet en 1929 à ses jeunes camarades qui éditent La Lutte de Classes :

Rosmer fut un de ces quelques douzaines de révolutionnaires d'avant-guerre qui conservèrent une fidélité inflexible à l'internationalisme pendant la guerre. Rosmer fut le premier à répondre à la voix de la Révolution d'Octobre pour venir à Moscou et poser

les premières pierres de l'Internationale. Quand, à la fin de 1923, les épigones ont commencé la révision du marxisme, la voix de Rosmer s'éleva pour protester. Il ne s'est pas laissé intimider par les ignominies qui furent lancées contre lui par les agents zinoviévistes au nombre desquels figuraient bien des carriéristes. De pareils faits sont les sûrs jalons d'une biographie politique.

★

De février 1929 à mai 1930, pendant plus d'une année, dans une collaboration étroite et une très grande confiance avec Trotsky, Rosmer est le principal architecte de l'Opposition de gauche internationale et son premier dirigeant. Les lettres échangées entre Prinkipo et Les Lilas traitent des affaires courantes. On y entrevoit à Paris ou à l'occasion des voyages de Rosmer les silhouettes de ces vétérans communistes attelés eux aussi à la tâche générale du parti belge, van Overstraeten, le fondateur du P.C. chinois Chen Duxiu et son camarade Liu Renjing, et ces autres pionniers du communisme que sont les Américains Cannon et Shachtman, les Italiens Blasco et Leonetti, ou encore les anciens de la gauche allemande Grylewicz et Urbahns, héros de l'insurrection manquée de 1923. Parfois aussi l'un ou l'autre des correspondants écrit le nom d'hommes beaucoup moins connus mais que la faveur de Moscou est en train de porter au tout premier plan, Jacquemotte en Belgique, l'Italien Togliatti dit Ercoli, le malheureux Thälmann en Allemagne, et, en France, ce Maurice Thorez que Rosmer considère comme un jeune doué, malheureusement trop vite corrompu.

D'autres visages sont moins connus. Ce sont ceux de jeunes communistes qui prennent des responsabilités dans les rangs de l'Opposition. En dehors des Français, il y a l'Autrichien Landau, les « Indo-Chinois » de Paris, avec Ta Thu Thau, ou encore l'homme qui va devenir pour des années le secrétaire de Trotsky, le Tchécoslovaque Jan Frankel. Parmi eux aussi, des hommes dont on ignore encore qu'ils ont été infiltrés par le G.P.U., le Lithuanien Frank, venu de Vienne à Prinkipo, puis ces frères Sobolevicius, Lithuaniens eux aussi, qui viennent de Leipzig et de l'Opposition allemande. Et puis, toujours présents, Natalia et Léon Sédov — Liova accaparé par sa correspondance russe.

Après le premier séjour de Rosmer auprès de Trotsky, on s'est mis d'accord sur l'objectif, la publication de l'« hebdomadaire ». Ce sera La Vérité. Mais il y a bien des ruptures sur le chemin qui y conduit : Boris Souvarine et ses camarades du cercle Marx-Lénine, Maurice Paz et le

groupe qui éditait Contre le Courant, Albert Treint et son minuscule groupe du Redressement communiste. Rosmer va tenter d'être, à La Vérité, le rassembleur d'un petit groupe pourtant hétérogène de communistes qui viennent à Trotsky d'horizons oppositionnels divers et parmi lesquels se dessinent déjà les deux pôles, celui du groupe qui édite La Lutte de Classes, avec Pierre Naville, et celui que constituent Raymond Molinier et ses proches. Bien des militants hésitent entre l'Opposition et la discipline, entre La Vérité et une autre forme d'opposition, la tentation du retour au parti socialiste ou l'intégration à un groupe plus « réaliste » comme celui qui va fonder le P.O.P. Surtout, les plus proches de Rosmer sont encore au carrefour entre le communisme et le syndicalisme, et ce dernier, qui a déjà reconquis Monatte, puis Loriot, va reconquérir plusieurs d'entre eux.

On parle de tout cela dans la correspondance entre Trotsky et les Rosmer. On y parle des ouvriers du Nord et des bagarres de Lens, mais aussi de cette cité cheminote d'Oissel près de Rouen où il y a autour de Maurice Gautier des communistes qui se plaignent que La Vérité parle sur le même ton que L'Humanité. On entrevoit la naissance du « groupe juif » et du « groupe hongrois », les expulsions qui décapitent les groupes étrangers de militants.

On donne des nouvelles de la santé et des amis, du temps et de la végétation, on parle pêche et ficelles. On fait aussi la chronique des difficultés rencontrées, des succès remportés. On élabore des projets. Une lettre de Trotsky, rapportant ce qu'il sait de l'affaire Blumkine, fusillé sur ordre de Staline, ramène au cœur de la tragédie qu'évoquent de temps en temps les allusions à l'ami déporté, Khristian Rakovsky. Une lettre de Rosmer permet de comprendre pourquoi, au grand mécontentement de Trotsky, il ne s'est pas passé grand-chose à la première conférence internationale de l'Opposition de gauche. D'autres témoignent, non sans patiente malice, du désarroi des bordiguistes privés de Bordiga, pour lequel Trotsky ne cesse de s'inquiéter. Une lettre de Marguerite envoie, comme une bande d'actualités, des images de ce misérable 1^{er} Mai de 1930 où le P.C. appelait à la conquête de la rue des militants qui finissaient bêtement leur nuit au poste. Trotsky, déjà impatient devant les lenteurs d'organisation de l'Opposition à l'échelle internationale, ne partage pas l'enthousiasme de Rosmer pour l'Opposition unitaire — la tendance dans la C.G.T.U. — et, de façon générale, fait des réserves sur sa politique.

Et puis, pour le lecteur, brutalement, tout change. Peut-être les plus avertis auront-ils déjà saisi quelque allusion à l'orage qui se prépare au détour d'une lettre de Marguerite et à travers ses considérations sur la pureté morale nécessaire aux révolutionnaires. Mais c'est surprenant : dans

ces lettres d'amis, les mots commencent à siffler. La vérité est qu'un conflit a éclaté au sein du groupe français. Face à Pierre Naville, souvent sévèrement critiqué par Trotsky, mais couvert par l'autorité de Rosmer et l'affection de Marguerite, se dresse le personnage de Raymond Molinier, très discuté, mais qui a conquis Trotsky. C'est la bourrasque. On ne se comprend plus. Trotsky et Rosmer campent chacun sur leurs positions après de durs échanges. Aux yeux de Rosmer, jamais Molinier n'aurait manifesté tant d'audace dans la lutte contre Naville et lui s'il n'avait été assuré du soutien de Trotsky. Trotsky nie cette interprétation de son rôle faite par Rosmer et refuse en même temps de partager son jugement sur Molinier. Il rappelle en revanche les divergences politiques qui n'ont pu être réglées faute d'avoir été discutées. En dépit de l'amitié qui reste, le ton monte puisque le débat ne s'engage pas sur le terrain politique et puisque la pclémique personnelle tourne en rond. Il vient un moment où l'on ne peut plus rien dire.

Entre les Trotsky et les Rosmer, ce silence-là va durer six années. Les deux couples ne se rencontrent même pas quand Trotsky, ayant obtenu le visa pour la France, séjourne presque deux ans dans ce pays : ni l'amitié ni l'estime ne sont mortes et chacun s'informe sans pour autant céder.

Tout est renoué en 1936. Pas dans la gaieté de grandes retrouvailles, bien que ce soit une vraie joie. La rupture intervenue entre Trotsky et Raymond Molinier — une sorte de revanche morale pour Alfred et Marguerite qui n'y feront pourtant pas la moindre allusion — rend possible la reprise de contact sans phrases que l'abominable procès de Moscou rend par ailleurs impérieusement nécessaire. La première lettre de Marguerite, retour d'Espagne, atteint les Trotsky dans leur prison norvégienne de Sundby. Les liens personnels n'ont jamais été aussi chaleureux qu'en ces années, les plus sombres et les plus tragiques.

Quand l'activité des trotskystes américains, qui ont déjà créé un « comité de défense de Léon Trotsky », aboutit à la mise sur pied d'une commission d'enquête sur les procès de Moscou présidée par le célèbre pédagogue, le docteur John Dewey. Rosmer, déjà cheville ouvrière du comité français, en fait partie. Les lettres qu'il échange de New York avec Coyoacán nous éclairent sur le travail, les difficultés, l'orientation même de cette commission. A la grande déception de Trotsky, Rosmer, qui n'est resté que trop longtemps à New York, quitte le Nouveau Monde sans avoir fait au Mexique la visite espérée.

Après la mort tragique de Léon Sédov en février 1938, de nouvelles épreuves commencent pour Trotsky, avec les querelles fractionnelles et personnelles autour de la partie de ses archives que détenait son fils et

autour de son petit-fils, Siéva, le fils de Zina, élevé depuis 1933 par son oncle Léon. La compagne de Léon, Jeanne Martin des Pallières, épouse légitime de Molinier, membre de son organisation, le P.C.I., tente de conserver les archives et l'enfant. Les Rosmer sont encore là, Alfred pour présider la « commission » chargée de régler la restitution à Trotsky de ses propres archives — que Cannon remportera avec lui —, Marguerite pour aller chercher l'enfant dans ce pensionnat religieux des Vosges où il a été caché pour éviter qu'il ne soit conduit auprès de son grand-père.

La dernière lettre de ce recueil est écrite de New York par Alfred Rosmer : Marguerite et lui sont en route pour ce Mexique dont ils ont tant rêvé depuis 1937. Ils amènent le jeune Siéva, celui qui va devenir Estebán Volkow, ce garçon de treize ans qui est à Trotsky tout ce qui lui reste de famille. Les Rosmer partent de Coyoacán pour New York au printemps 1940, après avoir, sans s'en douter, côtoyé l'assassin qui les a même conduits en voiture jusqu'au bateau à Veracruz. Il semble que la correspondance n'ait pas repris après ce séjour en commun également apprécié de tous.

Il y a dans les papiers d'exil de Trotsky à la Houghton Library soixante-quinze lettres de Trotsky à Rosmer et vingt et une à Marguerite, quatre-vingt-douze d'Alfred Rosmer et trente-quatre de Marguerite à Trotsky, trente-quatre de Marguerite à Natalia. Et cet ensemble ne constitue de toute évidence qu'une partie de la correspondance échangée. La mort dans l'âme et pour des raisons de volume de la publication, nous avons dû sélectionner cent dix-sept lettres que le lecteur trouvera ci-après. Nous adressons nos remerciements à la Houghton Library qui nous a donné la permission de publier ces textes, et à Pierre Nora qui a bien voulu accueillir ce volume dans la collection *Témoins*.

Ce travail a bénéficié de la précieuse collaboration de Gérard Roche et a été grandement facilité par la documentation de l'Institut Léon Trotsky. Pour les indications biographiques dont certaines ont demandé pas mal de recherches, nous remercions tout particulièrement John Archer et Roland Lewin, ainsi que les maîtres d'œuvre du monumental Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier aux Éditions ouvrières, Jean Maitron et Claude Pannetier, mais aussi ceux qui nous ont aidés ponctuellement comme M^{me} Louis Bercher, Ferdinand Charbit, Charles Cordier, Michel Dreyfus, Roger Hagnauer. Aucun ne porte cependant de responsabilité pour ce que nous avons écrit.

Pierre Broué.

Directeur scientifique de l'Institut Léon Trotsky.

1929

Marguerite

15 février 1929

Ma bien chère Natalia¹

Nous attendons maintenant chaque jour une lettre de vous, dites-nous par dépêche aux Lilas, 187 Cité Jardins, ce dont vous avez besoin, sans hésitation.

Nous souhaitons de tout cœur que vous ne restiez pas trop là-bas et que vous puissiez vous rapprocher. Alfred veut détails sur situation ; écrire, mais où ? On pense aussi aller jusqu'à vous.

Inutile de vous redire, n'est-ce pas, que vous pouvez compter sur nous corps et âme.

Nous vous embrassons tous de tout notre cœur fidèle et affectueux.

Votre

Marguerite.

1. Les Trotsky avaient débarqué le 12 février à Istanbul et étaient logés depuis au consulat soviétique. L'information avait été publiée.

Alfred Rosmer

Dimanche 24.2.29

Chers Amis, Votre télégramme est arrivé bien assez tard dans la soirée. Bien qu'il ne nous apprit rien de nouveau, nous étions bien

contents de le recevoir et maintenant nous attendons la lettre annoncée avec impatience. Il semble que celle de Marguerite soit restée assez longtemps en route quoiqu'elle l'ait confiée à la poste par avion. Mais il ne faut pas être pour l'instant trop exigeant et l'essentiel est que la communication soit établie. On se jette naturellement matin et soir sur les journaux pour avoir des nouvelles. Je vous envoie inclus quelques coupures pour que vous ayez une idée de ce qu'ils racontent. Vous savez sûrement déjà que la question de l'admission en Angleterre a été posée aux Communes par un travailliste le jour même où fut connue votre arrivée à C[onstantinople]¹. Vous verrez, d'après le compte rendu du *Times*, le bref échange des questions et réponses. Ce journal a, à C[onstantinople], un correspondant qui envoie chaque jour des informations qui semblent assez exactes. On a l'impression, d'après ce qu'il dit, qu'il a cherché à vous voir sans y parvenir.

P[az]² a reçu votre carte jeudi et il m'a aussitôt convoqué pour me la communiquer et me soumettre la question que vous posez³, j'ai aussitôt répondu par l'exemple de Marx et de la *New York Tribune*⁴. La seule condition est évidemment que les articles paraissent tels qu'ils sont écrits, sans mutilation ni déformation — celle précisément que vous indiquez. Personnellement, il était de cet avis mais parmi les camarades qui lui sont proches, il s'était heurté d'abord à quelques objections. Des camarades, qui sont jeunes dans le mouvement ont tout de suite pensé aux cris que cette collaboration ferait pousser à nos adversaires. Ce sont des camarades qui travaillent en liaison avec des membres du Parti et ils redoutent tout ce qui pourrait compromettre leur travail, au sujet duquel ils sont très optimistes. Finalement, ils se sont ralliés au point de vue défendu par P[az]. Quoi que vous fassiez, il est bien sûr que *L'Huma[nité]* vous décernera les qualificatifs qui font partie maintenant du vocabulaire courant. On a d'ailleurs l'impression qu'elle n'est pas, à ce sujet, très à l'aise. Elle a fait le silence aussi longtemps que possible, ce qui était bien commode mais ne pouvait durer toujours. Puis elle a donné successivement une note brève de 3 lignes annonçant le fait, les commentaires des *Izvestia* et après un article de Thorez⁵, écrit en termes relativement modérés, répétant les sottises habituelles sur la paysannerie, Brest, discussion syndicale, etc.⁶. Rien de comparable au ton de la *Rote Fahne*⁷. Vaillant⁸, prudent, cette fois, s'est tu. Et naturellement Cachin⁹, le brave ! je ne crois pas que vous ayez connu ce Thorez, qui est l'homme du jour : c'est un de ces jeunes assez doués qui, dans d'autres circonstances, auraient pu donner quelque chose. Dans cette période de dégénéres-

cence du bolchevisme, ils n'ont pris que les mauvais côtés : les petites recettes de l'art de gouverner un parti. Le malheur pour eux est que l'effectif qui demeure sous leur coupe fond de plus en plus.

Quand votre situation sera un peu « stabilisée » je vous ferai un tableau de la situation ici. En attendant, je vous enverrai au jour le jour tout ce que je penserai susceptible de vous intéresser.

Affectueux souvenir pour toute la famille.

Votre

A. R.

1. Le *Times* du 14 février 1929 avait publié la question posée la veille à la Chambre des communes par le député travailliste Harry Day et la réponse du ministre conservateur sir Austen Chamberlain selon lequel le gouvernement n'avait été saisi d'aucune demande d'autorisation d'entrée de Trotsky en Grande-Bretagne, émanant soit du gouvernement soviétique, soit de Trotsky lui-même.

2. L'avocat Maurice Paz était l'animateur d'un groupe d'opposition communiste qui se réclamait de Trotsky et éditait la revue *Contre le Courant*, créée avec l'aide matérielle de l'Opposition russe et qui avait publié nombre de ses documents.

3. La question posée par Trotsky était celle de la nécessité où il se trouvait d'utiliser la presse bourgeoise comme véhicule de ses idées.

4. Karl Marx, pendant son exil, avait régulièrement collaboré au *New York Tribune* de 1851 à 1862 et ce travail lui avait procuré d'ailleurs le plus clair de ses ressources.

5. Maurice Thorez n'était encore, à vingt-neuf ans, que l'un des membres du secrétariat, pas très connu. Rosmer l'avait connu à l'époque où il était partisan de l'Opposition russe, en 1924.

6. Il est fait allusion ici à plusieurs discussions qui s'étaient déroulées au sein du parti bolchevique. « Brest » renvoie au débat sur la paix de Brest-Litovsk en 1918 avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie : Lénine pensait qu'il n'y avait qu'à s'incliner devant le *diktat*, tandis que Boukharine préconisait la « guerre révolutionnaire » et que Trotsky proposait d'arrêter de faire la guerre sans pour autant signer le traité de paix. Pendant la « discussion syndicale » de l'hiver 1920-1921, Trotsky avait défendu contre Lénine la thèse de la « militarisation des syndicats ».

7. *Die Rote Fahne* était le quotidien du K.P.D. (parti communiste allemand) et s'était distingué par la violence de ses attaques contre Trotsky et l'Opposition de gauche russe.

8. L'avocat et écrivain Paul Vaillant-Couturier, rédacteur en chef de *L'Humanité*, n'avait pas l'habitude de se tenir sur une prudente réserve.

9. L'ancien député du P.O.F. guesdiste Marcel Cachin était directeur de *L'Humanité*. Il avait été social-patriote pendant la guerre et Trotsky, comme d'ailleurs Rosmer, manifestait en toute occasion son mépris pour son opportunisme.

Marguerite

Dimanche [13 mars 1929]

Chers, Chers, amis

Nous avons reçu les deux cartes des 21 et 23.II. le même jour vendredi matin 11 mars. Inutile de vous exprimer quel réconfort et quelle joie elles ont apporté avec elles : c'était vos écritures, toujours les mêmes, celle de Natalia plus ferme et cela disait beaucoup de choses entre les lignes, et aussi la confirmation que vos santés moins ébranlées allaient bien certainement se remettre en Europe et *cela est essentiel*.

Nous avons eu déjà des nouvelles de votre voyage par le *Journal*. *Journal*¹ qui a commencé à reproduire assez honnêtement il semble, les interviews de L[éon] D[avidovitch]; nous étions donc fixés sur votre état d'esprit et tout heureux de penser que vos premières journées à Constantinople avaient été utilisées de si magistrale façon. Silence à peu près complet de la presse y compris L'*Humanité* qui doit être embarrassée pour expliquer et qui attend des ordres.

Vu, il y a quelques jours Angelica B[alabanova]² abandonnée par la grande majorité de ses amis italiens qui retournent dans la 2^e Internationale... et qui l'accablent parce qu'elle résiste avec une poignée de Français dont Paul-Louis³ dans la 2 1/2⁴ : c'était prévu. Elle est en rapport avec R[oland] H[olst]⁵ et le Suédois⁶ et prétend que deux portes sont ouvertes sur la Suède et la Hollande, mais que tout cela est long... et comme on voudrait vous savoir ailleurs que là où vous êtes.

A[ngelica] a envoyé déjà deux lettres avec coupures, et des journaux. Recevez-vous tout ? Aujourd'hui lundi je fais partir cette lettre par avion : elle doit être à Constantinople mercredi à 4 h de l'après-midi ; il y a 3 départs par semaine. Voulez-vous des livres ?

En grande affection à tous les trois

Votre

Marguerite Rosmer

1. *Le Journal*, quotidien d'information qui tirait à quatre cent mille exemplaires, avait publié le 26 février une interview de Trotsky.

2. Angelica Balabanova avait milité avant-guerre au sein du P.S.I. Pendant la guerre, elle avait été élue secrétaire du comité socialiste international et porte-parole du mouvement zimmerwaldien. Revenue en Russie en 1918, elle avait été secrétaire de l'I.C. en 1920, et avait quitté la Russie en 1922. Elle était revenue en exil au P.S.I. (maximaliste) et éditait à Paris *l'Avanti*. Elle était restée secrétaire du « bureau de Paris » qui réunissait les derniers restes de l'Union des partis socialistes.

3. Paul Levi, dit Paul-Louis, journaliste, avait quitté le P.C. en 1923 pour le « parti socialiste communiste », petite formation qu'il dirigeait alors.

4. L'Union des partis socialistes, ou encore Union de Vienne, dite Internationale 2 1/2 était réduite depuis 1923 à sa plus simple expression : le P.S.I. maximaliste, le parti socialiste communiste. Elle était dirigée par un « bureau de Paris » dont la secrétaire était Balabanova.

5. Henriette Roland-Holst, poète et écrivain hollandais, avait été l'une des fondatrices du P.C. de Hollande qu'elle avait quitté en 1927.

6. Nous n'avons aucun élément nous permettant d'identifier le « Suédois » mentionné ici. Mais il s'agit peut-être d'une confusion puisque des démarches furent entreprises à cette époque pour un visa norvégien par l'ancien dirigeant du D.N.A. puis du P.C. norvégien Olav Scheffo.

Alfred Rosmer

Jeudi [Avril 1929]

Cher Ami, Le porteur de ce mot, Marzet¹, est un camarade tout à fait sûr, solide, qui a toujours été avec nous dans les moments difficiles : vous pourrez, avec lui, parler tout à fait librement. Il est en ce moment secrétaire du syndicat des casquettiers, syndicat que nos unitaires scissionnistes à la Monmousseau² et à la Lozovski³ ont chassé de la C.G.T.U.

Il sera suivi, sans doute dans quelques jours, de deux autres camarades qui feront le voyage dans d'autres conditions que lui, qu'il connaît bien et dont il vous donnera les caractéristiques. Je les connais aussi, mais pas assez pour vous les recommander comme des camarades absolument sûrs⁴. Je crois, en conséquence, qu'il devra y avoir, de votre part, une différence de traitement à observer entre Marzet et eux.

Votre bannissement a fait sortir tous les groupes d'opposition de leur léthargie plus ou moins prononcée et tous, ou à peu près, se présentent comme les vrais champions de vos idées à l'encontre des

autres. Même Souvarine⁵ qui vint me voir il y a maintenant plusieurs semaines, avant la publication du dernier N° de son *Bulletin*⁶. Comme je lui faisais de vifs reproches sur son attitude — pour le moins inconséquente — il me dit qu'il était absolument convaincu d'être en plein accord avec vous, avec vous personnellement, mais pas avec les autres camarades de l'opposition. Je crois que depuis deux ans il a beaucoup erré, ne trouvant plus sa voie, faisant et écrivant pas mal de sottises. En ce moment, il paraît s'orienter sur le groupe Brandler-Thalheimer⁷ qu'il croit appelé à prendre rapidement une certaine importance.

Le grand malheur pour tous ces groupes d'opposition est qu'ils se trouvent hors de toute action et qu'ainsi leur caractère sectaire s'accroît fatalement. Ainsi que je vous l'ai déjà écrit, ce n'est que par l'établissement d'une plate-forme générale qu'il sera possible de sortir des difficultés présentes et de donner à l'opposition une cohésion indispensable pour son développement et son action. Même alors, des obstacles subsisteront ; il y aura des rapprochements difficiles. Pourtant un grand pas aura été fait et les difficultés qu'on n'aura pas d'un coup vaincues pourront l'être par la suite, progressivement, à mesure qu'une action cohérente se développera.

La plus grande préoccupation réside toujours dans votre séjour prolongé et forcé si loin de nous. Ces Allemands sont exaspérants⁸. Mais aussi longtemps qu'ils n'ont pas dit : « Non » expressément on ne peut pas désespérer. Et s'ils finissent par se résoudre à une réponse négative, on se tournera aussitôt d'un autre côté.

Vous souvenez-vous de Reiland⁹ ? C'est un jeune communiste qui fut vraiment l'âme du mouvement au Luxembourg. Au 3^e Congrès, manœuvré par Zin[oviev] et Béla Kun¹⁰, il avait demandé brutalement l'exclusion de Frossard¹¹ et vous n'en aviez pas été content. Aujourd'hui, après les déceptions de toutes sortes, il est hors du mouvement et s'est installé libraire à Esch, centre industriel du pays. Étant resté en rapport avec lui, nous lui avons demandé de sonder les personnages influents de son petit pays, ce qu'il a fait aussitôt avec le plus grand empressement. Je viens de recevoir une lettre de lui racontant ses démarches. Il est très optimiste. Mais il craint, à juste titre, que son petit pays ne pourra prendre de décision définitive sans consulter ses grands voisins, et alors tout pourrait être remis en question.

Je ne vous ai pas envoyé beaucoup de lectures parce qu'on espérait toujours en un prompt départ et aussi parce que P[az] m'a dit que vous aviez trouvé une librairie bien achalandée où vous pouviez

vous ravitailler. Je vous fais porter par Marzet le livre que vient de publier un peintre maintenant célèbre, Vlaminck¹², précurseur des « fauves ». C'est d'un individualisme un peu étriqué avec, pourtant, des pages courageuses sur la guerre. Je crois que vous y trouverez, tous les trois, quelque intérêt.

Meilleure affection de Marguerite et de moi

A. R.

1. Lucien Marzet, militant syndicaliste et membre du P.C. avait été secrétaire du syndicat unitaire des produits chimiques, puis membre de sa C.A. et responsable de l'I.S.R. pour ces syndicats dans les pays latins. Il avait fait partie du noyau des fondateurs de la revue *La Révolution prolétarienne*. Fait à peu près unique dans les annales du mouvement syndical français, il était à cette époque secrétaire du syndicat des casquettiers sans être lui-même de cette profession. Ce syndicat, exclu de la C.G.T.U., conservait une existence autonome qu'il espérait provisoire. Après sa rupture, à la fin de 1929, avec le communisme et, bien entendu, l'Opposition de gauche, Marzet, redevenu syndicaliste, se reconvertit et devint correcteur ; il occupa jusqu'en 1945 des responsabilités dans leur syndicat.

2. Gaston Monmousseau, ancien dirigeant des cheminots en 1920, était secrétaire de la C.G.T.U. C'est à lui que Monatte avait confié la direction de *La Vie ouvrière*. Il avait rejoint le P.C. en juillet 1925, après l'exclusion de Monatte et de Rosmer et était entré en 1926 au comité central et au bureau politique. La C.G.T.U. (unitaire) pratiquait une politique d'exclusions, d'où l'expression « unitaires scissionnistes ».

3. Salomon A. Lozovsky, dit aussi Dridzo, était alors secrétaire de l'Internationale syndicale rouge à laquelle la C.G.T.U. était affiliée. Rosmer l'avait bien connu à Paris pendant la guerre, quand il appartenait au groupe qui éditait *Naché Slovo*.

4. Une lettre de Marguerite Rosmer à Mougeot (archives Mougeot, Musée social, Paris) du 28 avril 1929 indique que les deux voyageurs étaient Molinier et Gourget. Pourtant, les deux frères Molinier firent le voyage, suivis par Jeanne Martin des Pallières, épouse de Raymond. Dans la même lettre, Marguerite indique que Rosmer, en apprenant que Molinier partait « à ses frais », avait été « touché ». Elle précisait : « Moi, à ce moment, je tiquai un peu parce que j'avais souvent entendu parler de M[olinier] comme un type suspect. » Raymond Molinier, exclu pour trois ans en 1924, oppositionnel depuis 1926, était encore membre du P.C. Il avait été condamné pour banqueroute en 1927. Mais beaucoup de rumeurs en circulation sur son compte provenaient du P.C.

5. Boris Souvarine avait été secrétaire aux affaires internationales du comité français pour la III^e Internationale et membre du comité directeur du Parti après Tours. En 1924, il avait édité *Cours nouveau*, de Trotsky, et été exclu. Il avait fondé le Cercle Marx-Lénine et incarné partiellement l'Opposition.

6. Souvarine avait continué à publier le *Bulletin communiste*.

7. Le maçon Heinrich Brandler et le philosophe August Thalheimer, vétérans du groupe *Spartakus* de Rosa Luxemburg pendant la guerre, avaient pris la direction du parti allemand de 1921 à 1924, date à laquelle ils en avaient été écartés par une décision prise à Moscou qui les rendait responsables de l'échec de la révolution allemande en 1923. Exclus, ils dirigeaient une opposition (K.P.O.) qui critiquait la ligne internationale de l'I.C. mais se refusait à prendre parti sur les questions intérieures soviétiques.

8. Des démarches avaient été entreprises par Trotsky pour obtenir en Allemagne le droit d'asile dont un discours du président du Reichstag, Paul Löbe, avait laissé entrevoir la possibilité, le 7 février.

9. Edy Reiland, petit fonctionnaire et socialiste, avait représenté le parti social-démocrate du Luxembourg au II^e congrès de l'I.C. Il avait été secrétaire général du P.C. du Luxembourg de janvier 1921 à février 1922. Lié au plâtrier communiste de Longwy Auguste Mougeot, lui-même très lié à Rosmer, il avait été, par lui, acquis aux positions de l'Opposition russe.

10. Le III^e congrès de l'I.C. avait été le théâtre d'une lutte acharnée entre Lénine et Trotsky d'une part, les partisans de la « théorie de l'offensive », défenseurs de l'« action de mars » en Allemagne au mois de mars 1921, de l'autre. Zinoviev, un des principaux dirigeants du P.C. de l'U.R.S.S. et président de l'I.C. et Béla Kun, ancien dirigeant de la République hongroise des conseils en 1919, membre du bureau de l'I.C., jouaient en sous-main la carte « gauchiste ».

11. L. O. Frossard était alors secrétaire général du P.C.F. dont il représentait la droite. Il allait quitter de lui-même le Parti au lendemain du IV^e congrès.

12. Le peintre Maurice de Vlaminck, qui avait été un des représentants les plus marquants des « fauves », s'en était éloigné. Il venait de publier *Tournant dangereux*, un livre amer imprégné d'individualisme.

Alfred Rosmer

Mardi soir 16.4.29

Cher Ami, Avec l'abondance de visiteurs — abondance bien relative ! — vous avez eu une information verbale variée, complétant l'information écrite que vous aviez reçue antérieurement et vous êtes maintenant bien renseignés sur les divers groupes d'opposition en France, sur ce qu'ils sont, ce qu'ils représentent, ce qu'ils font — et sur ce qu'ils ne font pas. Je suis sûr qu'il ne vous en fallait pas tant pour être fixé. Mais je crois que, sur un point au moins, vous avez dû faire une découverte assez désagréable. Vous aurez pu constater que si, dans le domaine de l'action, on n'a pas fait grand-chose, en revanche dans le champ des idées, des conceptions, on est allé fort loin dans des voies bien dangereuses. (Les deux articles de Loriot¹ que la *R[évolution] P[rolétarienne]*² s'est empressée d'accueillir et qu'elle a publiés, à mon grand regret, sans les faire suivre d'aucune note de la rédaction, laissant ainsi entendre qu'ils exprimaient l'opinion de la *R[évolution] P[rolétarienne]* elle-même, sont, à ce point de vue tout à fait significatifs.) Dans cette période de déclin de l'I[nternationale] C[ommuniste], il y a eu comme une sorte de sauve-qui-peut ! On ne voulait plus en être, on ne voulait même plus en avoir été. Même B[oris] S[ouvarine] écrit dans le *Bulletin Communiste* qui est son organe

Léon Trotsky
Alfred et Marguerite
Rosmer

Correspondance 1929 - 1939

Entre Léon Trotsky et sa compagne Natalia, d'une part, les Rosmer, Marguerite et Alfred, militants français, de l'autre, qui se sont connus pendant la guerre dans le noyau internationaliste de *La Vie ouvrière* à Paris, est née une amitié qui saura parvenir à surmonter les obstacles accumulés par les oppositions de caractère et les divergences politiques.

C'est tout naturellement que Trotsky, expulsé d'U.R.S.S. en 1929, se tourne vers ces amis-là, dont il attend qu'ils l'aident à construire l'Opposition de gauche internationale, instrument de sa lutte pour redresser l'Internationale communiste dévoyée par Staline. Visite des Rosmer en Turquie, correspondance serrée. La rupture survient en moins de deux ans : problème politique de fond, selon Trotsky, question de personnes, assurent les

Rosmer. Le silence s'installe entre eux.

Pourtant, en 1936, quand éclate la révolution espagnole et quand Staline fait comparaître à Moscou devant les bourreaux les vieux-bolcheviks compagnons de Lénine qui s'accusent et accusent Trotsky des pires crimes, le contact est repris tout naturellement entre ces camarades du même bord. Alfred Rosmer redevient l'un des correspondants de Trotsky en même temps qu'un des piliers de l'enquête internationale sur les procès de Moscou. La correspondance s'arrête quand les Rosmer arrivent à New York, en route pour le Mexique : ils seront les derniers hôtes des Trotsky.

Une correspondance riche en informations, portraits, réflexions. Deux hommes différents qui ont en commun la même retenue et le même sens de la fidélité. Une femme qui parle franc. À l'arrière-plan, la tragédie de l'entre-deux-guerres, une révolution qui dégénère, écrasant ses pionniers. Mais au premier plan, toujours, la volonté de ne jamais courber la tête.

nrf

Photos
droits réservés

72 FF tc

prix de lancement
64,80 FF tc
jusqu'au 30-6-82

 82-V A 20949 ISBN 2-07-020949-0

Extrait de la publication

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Artur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Léon et Natalia Trotsky
Correspondance
1933-1938.

Zdeněk Mlynář
Le froid vient de Moscou
Prague 1968.

Georges Wellers
Les chambres à gaz ont existé.

Édouard Kouznetsov
Lettres de Mordovie.

Walter Laqueur
Le terrifiant secret
La "solution finale"
et l'information étouffée.

Emmanuel Le Roy Ladurie
Paris - Montpellier
P.C. - P.S.U. 1945 - 1963.